

INTRODUCTION AU M1

Que sont l'économie et la sociologie ?



Il s'agira de cerner les contours de l'économie et de la sociologie qui constituent les deux disciplines au cœur du programme d'enseignement d'ESH et qui permettent d'éclairer le monde contemporain.

Mesures protectionnistes de Donald Trump, questionnements autour de la soutenabilité de la croissance, montée de l'individualisme... les thématiques économiques et sociales sont aujourd'hui au cœur des préoccupations. « L'enseignement d'économie, sociologie et histoire (ESH) vise à apporter aux étudiants les instruments d'analyse et de compréhension du monde contemporain »¹. Il est centré sur deux disciplines : l'économie et la sociologie et repose sur une dimension historique qui n'est pas à négliger. Sans faire de l'Histoire à proprement parler, il s'agira d'éclairer les théories économiques et sociales par les faits et d'éclairer les faits par la théorie car, comme l'écrit l'économiste autrichien Joseph A. Schumpeter « il est de fait que les erreurs fondamentales qu'on commet aujourd'hui en analyse économique sont plus souvent dues à un manque d'expérience historique qu'à toute autre lacune de la formation des économistes »².

Dès lors, que sont l'économie et la sociologie ?

Pour cerner les contours de ces deux disciplines, nous chercherons dans la section 1 à identifier comment définir et faire de l'économie et de la sociologie. A quel moment ces deux disciplines sont-elles nées et comment ont-elles évoluées ? Qu'est-ce qui les rapproche et qu'est-ce qui les distingue ? Ont-elles des objets propres ? Leur démarche est-elle commune ? Peut-on les considérer comme des sciences à part entière ?

Connaître l'économie et la sociologie impose également de savoir se repérer dans l'histoire de la pensée de ces deux disciplines, ce qui sera l'objet de la section 2. Ainsi, quelles sont les grandes figures de la pensée économique et sociologique ? Quels sont les différents courants qui ont marqué la pensée économique et sociologique au cours de l'histoire ? Sur quoi économistes et sociologues sont-ils d'accord et sur quoi portent leurs désaccords ?

PLAN DU CHAPITRE

SECTION 1 : CERNER LES CONTOURS DE L'ECONOMIE ET DE LA SOCIOLOGIE	3
I. COMMENT DEFINIR L'ECONOMIE ET LA SOCIOLOGIE ?	3
A. <i>Comment définir l'économie ?</i>	3
1) Les origines philosophiques et morales	3
2) L'autonomisation progressive	3
3) Une définition contemporaine.....	4
B. <i>Comment définir la sociologie ?</i>	4
1) La création de la sociologie.....	4
2) La lente institutionnalisation	4
3) Une définition contemporaine.....	5
II. COMMENT FAIRE DE L'ECONOMIE ET DE LA SOCIOLOGIE ?	5
A. <i>La démarche scientifique</i>	5
1) Qu'est-ce qu'une science ?.....	5
2) L'économie et la sociologie cherchent à imiter les sciences de la nature	7
3) Le modèle des sciences de la nature n'est pas totalement transposable	8
B. <i>Une diversité d'approches et de méthodes</i>	9
1) Individualisme vs holisme	9
2) Approche positive vs normative	9
SECTION 2 : SE REPERER DANS L'HISTOIRE DE LA PENSEE ECONOMIQUE ET SOCIOLOGIQUE	10
I. COMMENT SE REPERER DANS L'HISTOIRE DE LA PENSEE ECONOMIQUE ?	10
A. <i>Un classement chronologique</i>	10
1) Les précurseurs.....	10
2) Les courants fondateurs	11
3) L'évolution de la pensée économique depuis 1945	11
B. <i>Un classement thématique</i>	12
1) Les économistes libéraux	12
2) Les économistes interventionnistes	13
3) Les inclassables.....	13
II. COMMENT SE REPERER DANS L'HISTOIRE DE LA PENSEE SOCIOLOGIQUE ?	13
A. <i>Un classement chronologique</i>	14
1) Les précurseurs.....	14
2) Les courants fondateurs	14
3) L'évolution de la pensée sociologique depuis 1945	15
B. <i>Un classement thématique</i>	15
1) Les sociologues qui affirment le primat de la société.....	15
2) Les sociologues qui affirment le primat de l'individu	16
3) Les inclassables.....	16
REFERENCES.....	17

SECTION 1 : CERNER LES CONTOURS DE L'ECONOMIE ET DE LA SOCIOLOGIE

Cerner les contours de l'économie et de la sociologie c'est savoir comment définir ces deux disciplines (I) mais aussi comment produire une analyse économique ou sociologique (II).

I. COMMENT DEFINIR L'ECONOMIE ET LA SOCIOLOGIE ?

Définir l'économie et la sociologie n'est pas si évident. Nous chercherons d'abord à définir l'économie (A) puis à définir la sociologie (B).

A. Comment définir l'économie ?

1) Les origines philosophiques et morales

Le terme économie est issu des mots grecs *oïkos* (la maison) et *nomos* (l'ordre, la loi, la norme). Ce sont les philosophes de l'Antiquité grecque, autour du IV^e siècle avant Jésus-Christ, qui ont rédigés les premiers traités explicitement consacrés à l'économie. On peut citer le traité du philosophe et chef militaire Xénophon³, souvent considéré comme le premier livre d'économie. Il y décrit comment un chef de famille gère son domaine de façon rationnelle. Cette gestion suppose des comportements rationnels. En effet, les ressources dont dispose le propriétaire du domaine sont rares et cette rareté implique la nécessité de maîtriser la nature. Ainsi, il est indispensable d'organiser le travail au moyen du calcul afin de satisfaire les besoins. Mais ce sont surtout les travaux du philosophe **Aristote**⁴ qui ont marqué les origines de la discipline. Selon lui, l'économie est la « *science d'acquérir des richesses, [c'est-à-dire] un trésor de ressources nécessaires ou utiles à la vie dans toute association civile ou domestique* ». On peut retenir deux grands éléments sur son approche de l'économie.

- **L'économie concerne « l'administration domestique »**, c'est-à-dire les règles de conduite de la maison, comme l'indique son origine étymologique et l'illustre le traité de Xénophon. Elle se distingue donc de la politique qui, elle, concerne la vie de la Cité. Ainsi, le sens originel du terme économie est assez restreint.
- **L'économie se distingue de la chrématistique.** La première correspond à l'acquisition des richesses nécessaires à la satisfaction des besoins. La seconde, qu'Aristote condamne, désigne l'accumulation des richesses comme une fin en soi. Par exemple, il s'oppose au prêt à intérêt. Dans sa conception originelle, l'économie n'est donc pas dégagee de toute considération morale ce qui n'en fait pas une discipline autonome.

Cette conception va perdurer tout au long du Moyen-Âge, notamment au travers des travaux du religieux italien **Thomas d'Aquin**⁵. En effet, il définit l'économie comme l'art d'acquérir les biens nécessaires à la vie de la famille chrétienne et condamne l'acquisition des richesses comme une fin en soi. Il s'opposera lui aussi au prêt à intérêt pour cette raison.

2) L'autonomisation progressive

C'est à partir de la Renaissance, née en Italie au XVe siècle et qui se propage en Europe au siècle suivant, que l'économie va progressivement se détacher de la philosophie et de la morale jusqu'à devenir une discipline autonome.

Cette autonomisation se manifeste d'abord par la création de l'expression « **économie politique** ». Rattachée au mercantiliste français Antoine de Montchrestien⁶, ce sont les économistes classiques à partir de la fin du XVIII^e siècle qui sont considérés comme ses véritables fondateurs. Avec l'économie politique, la conception de l'économie est élargie : **l'économie ne concerne plus seulement la gestion domestique mais est associée à la gestion de la Cité, aux choix politiques.** Ainsi, selon l'économiste classique Jean-Baptiste Say⁷, **l'économie politique a ses objets propres : elle étudie la façon dont « se forment, se distribuent et se consomment les richesses »**. Cette étude se veut scientifique : l'économiste doit pouvoir « *n'étudier les phénomènes que sous le point de vue qui peut jeter du jour sur sa science. Dans un gain frauduleux, il verra un déplacement de richesse lorsque le moraliste y condamnera une injustice* ».

L'émergence, à la fin du XVIIIe siècle, du **courant néoclassique** marque une étape supplémentaire dans l'affirmation de l'économie comme discipline autonome. Ceux-ci cherchent à jeter **les bases de la « science économique »**, expression qui finira par supplanter celle d'économie politique. Pour ces économistes, **la spécificité de l'économie tient moins à ses objets qu'à sa démarche : « l'économie, c'est l'étude du comportement humain comme une relation entre des fins et des moyens rares qui ont des usages mutuellement exclusifs »** selon **Lionel Robbins**⁸. Autrement dit, l'économie est la science de la rareté. En effet, les individus ont des besoins mais disposent de moyens limités pour les satisfaire. Cette rareté impose des choix, des arbitrages. L'économie étudie la façon dont les agents font leurs choix. Ainsi, avec la science économique, l'analyse se déplace des fins vers les moyens.

3) Une définition contemporaine

Economie politique, sciences économiques, économie sont des termes aujourd'hui qui coexistent. On peut donc retenir la définition synthétique de l'économiste français Edmond Malinvaud : l'économie est une *« science qui étudie comment des ressources rares sont employées pour la satisfaction des besoins des hommes vivant en société. Elle s'intéresse d'une part aux opérations essentielles que sont la production, la distribution et la consommation des biens, d'autre part, aux institutions et aux activités ayant pour objet de faciliter ces opérations. »*.

B. Comment définir la sociologie ?

1) La création de la sociologie

On trouve **les prémices de la sociologie chez les philosophes de l'Antiquité grecque** au IVe siècle avant Jésus-Christ qui, en recherchant un régime « idéal », dégagent les mécanismes gouvernant les relations sociales et politiques.

Néanmoins, **l'utilisation de façon systématique du terme sociologie au XIXe siècle est attribuée au philosophe français Auguste Comte**⁹ même si la première formulation du terme se trouve dans une page manuscrite de l'abbé **Sieyès** dans laquelle il aligne toute une série de néologismes possibles à partir du terme « social ». « Sociologie » est ainsi un néologisme formé de la combinaison du latin *socius* (société) et du grec *logos* (le savoir par l'utilisation de la raison). La sociologie est donc entendue comme **une « physique sociale »** : les sociétés seraient, comme les phénomènes physiques, soumises à des lois invariables et naturelles. La sociologie aurait pour mission de les mettre au jour à partir d'une observation attentive des faits sociaux.

Selon lui, les connaissances construites par l'esprit humain subissent nécessairement une évolution : c'est la **« loi des trois états »**. Ces trois « âges » ou trois états sont :

- **L'état théologique** : les hommes expliquent les phénomènes en faisant référence à des forces surnaturelles, comme la religion. Autrement dit, la survenue des événements est expliquée par la volonté des dieux ou des esprits. Cet état correspond au Moyen-Âge et à la société d'Ancien Régime.
- **L'état métaphysique** : les hommes expliquent les phénomènes en faisant référence à des idées abstraites, comme l'idée de nature. Cet état est associé au siècle des Lumières au XVIIIe siècle et est notamment représenté par les encyclopédistes. L'idée de nature correspond à la situation des sociétés humaines antérieurement à l'apparition de la civilisation, de la culture et des institutions communes.
- **L'état positif** : les hommes recourent à la science pour expliquer les phénomènes. Autrement dit, à partir d'observations ils établissent des relations régulières, des lois.

Ainsi, l'aboutissement de la loi des trois états est l'état positif, c'est-à-dire scientifique. Or, il précise que toutes les branches de la connaissance ne se sont pas développées à la même vitesse : la science de la société est la seule, selon lui, à ne pas avoir encore atteint l'état positif. La tâche qu'il se donne est ainsi de faire atteindre à la sociologie ce dernier stade de l'évolution.

2) La lente institutionnalisation

La réflexion sociologique apparaît au XIXe siècle dans un contexte de grandes mutations politiques, économiques et sociales. Ce sont ces transformations qui marquent fortement l'esprit de la discipline naissante dont la mission consiste souvent à trouver une « réponse » aux problèmes de l'heure. Mais elle est d'abord le fait d'**« amateurs éclairés »** parfois hommes de lettres, observateurs politiques, comme **Alexis de Tocqueville**¹⁰ qui analysera l'émergence des sociétés démocratiques. Les premiers sociologues recevront le plus souvent une formation de philosophe.

La sociologie va mettre du temps à s'imposer pleinement comme discipline. Ce n'est qu'à partir de la fin du XIXe siècle que **la discipline accède progressivement à la reconnaissance universitaire, notamment sous l'impulsion des deux fondateurs de la sociologie : le français Emile Durkheim et l'allemand Max Weber**. La première chaire de sociologie en Europe (c'est-à-dire un poste permanent d'enseignement et de recherche universitaire) proprement dite est attribuée en 1907 en Angleterre même si Emile Durkheim avait obtenu en 1887 un cours de sciences sociales à Bordeaux. La licence de sociologie en France date de 1958 et l'inscription de la sociologie dans le programme des S.E.S. du lycée s'est fait en 1966. Aux Etats-Unis, le premier département de sociologie ouvre en 1892 à l'université de Chicago.

Les premiers sociologues sont opposés au découpage disciplinaire qui fonderait des objets légitimes et distincts pour les sciences sociales. On le remarque d'ailleurs dans les travaux des fondateurs : Emile Durkheim¹¹ produira une analyse sociologique du suicide, phénomène jusque-là pensé comme relevant de la psychologie, et Max Weber¹² montrera que l'émergence du capitalisme, donc un phénomène économique, n'est pas indépendante des valeurs diffusées par le calvinisme, une branche du protestantisme. Pour autant, **chacun présentera sa définition de la sociologie**.

- **Pour Emile Durkheim¹³, la sociologie est la science qui vise à expliquer les « faits sociaux ».**
- **Pour Max Weber¹⁴, la sociologie est « une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'en expliquer causalement son déroulement et ses effets ».**

3) Une définition contemporaine

On peut retenir la définition générale de la sociologie d'Yves Crozet : la sociologie est la science qui *« se propose d'étudier scientifiquement l'homme vivant en société, les relations entre les individus et les mécanismes de fonctionnement des sociétés humaines »*.

II. COMMENT FAIRE DE L'ECONOMIE ET DE LA SOCIOLOGIE ?

Economistes et sociologues cherchent à adopter les canons de la démarche scientifique (A) mais ils se caractérisent également par la diversité de leurs approches et de leurs méthodes (B).

A. La démarche scientifique

1) Qu'est-ce qu'une science ?

La réflexion sur la science est portée par les **épistémologues**, c'est-à-dire les philosophes des sciences. C'est à partir du **modèle des sciences de la nature**, comme la physique, qu'ils ont déterminé plusieurs critères de scientificité.

Le physicien et épistémologue **Gaston Bachelard¹⁵** s'est concentré sur la **démarche scientifique**. Selon lui, **la science se construit contre l'opinion** ou le sens commun en faisant appel à une démarche rationnelle rigoureuse : *« La science [...] fait appel à la raison ; elle doit donc se construire contre l'opinion »*. En effet, l'opinion repose souvent sur l'expérience première, les apparences, les préjugés. Elle ne remet pas en question ce qu'elle pense savoir : elle juge sans savoir. Par exemple, dire « le Soleil tourne autour de la Terre » est une opinion fondée sur l'apparence. Elle constitue ainsi ce que Bachelard nomme un *« obstacle épistémologique »* : une idée qui empêche de comprendre correctement un phénomène. Le scientifique doit se défaire de l'opinion pour construire un savoir : *« Il faut poser que rien ne va de soi, que rien n'est donné, que tout est construit »*. Cette construction du savoir scientifique repose sur **plusieurs étapes** qu'il développe.

- **L'observation** dont le but est de repérer un phénomène intrigant ou une régularité dans la nature. Par exemple, si l'on remarque que les corps tombent toujours vers le sol. A noter que l'observation peut être spontanée ou provoquée et qu'elle peut utiliser des instruments (téléscope, microscope, etc.).
- **La formulation d'une question** ou d'un problème afin de délimiter ce qu'on cherche à comprendre. Par exemple, pourquoi une pomme tombe-t-elle si on la laisse tomber de notre main ?

- **L'élaboration d'une hypothèse** afin de proposer une explication provisoire et rationnelle. Cette hypothèse doit être formulée clairement et testable. Par exemple, la chute de la pomme est due à une force d'attraction exercée par la Terre (la gravité).
- **L'expérimentation** qui a pour but de vérifier si l'hypothèse résiste aux faits. Il faut pour cela mettre en place une expérience contrôlée dans laquelle un chercheur isole une variable pour étudier son effet tout en maîtrisant les autres facteurs. Par exemple, on peut laisser tomber une pomme dans une navette spatiale. On peut également utiliser des modèles mathématiques, graphiques et informatiques, c'est-à-dire des représentations simplifiées de la réalité.
- **L'analyse des résultats** vise à déterminer si les données confirment ou réfutent l'hypothèse. Si l'hypothèse est infirmée, on la modifie et en formule une autre.
- **La conclusion** qui permet d'aboutir à la formulation de lois, c'est-à-dire qui décrit un lien régulier entre des variables observables (telle la loi de la gravité formulée par Isaac Newton¹⁶), et de théories qui permettent d'expliquer pourquoi et comment les choses se passent. Les théories sont donc des ensembles plus larges que les lois et peuvent intégrer plusieurs lois. La science permet dès lors d'établir des prévisions.

Le philosophe autrichien Karl Popper¹⁷ distingue les discours scientifiques des discours non scientifiques au travers de son concept de « falsifiabilité ». Selon lui, le discours scientifique se distingue des autres discours car il repose sur des énoncés obtenus en posant des hypothèses explicites qui permettent d'effectuer des déductions qui peuvent être confrontées aux données empiriques. L'empirie désigne, de façon générale, tout ce qui est relié à l'expérience sensible, c'est-à-dire que l'on peut observer, mesurer, expérimenter dans le monde réel. C'est par cette confrontation que les discours scientifiques sont falsifiables. Par exemple, l'hypothèse « tous les cygnes sont blancs » est falsifiable : il est possible de réfuter cet énoncé par l'observation d'un cygne noir. De même, l'hypothèse « la terre est plate » est falsifiable : il est possible d'imaginer une expérience pour la réfuter. En revanche, l'hypothèse « il existe une force invisible qui détermine notre destin » n'est pas falsifiable de même que « les personnes nées sous le signe de la balance vont peut-être rencontrer l'âme sœur aujourd'hui ». Ainsi, **la science n'accumule pas de vérités définitives mais progresse par élimination des erreurs.** Elle s'approche de cette façon de plus en plus de la vérité. Dans cette approche, **la connaissance scientifique progresse rationnellement, par conjectures et réfutations,** vers une compréhension de plus en plus fine de la réalité.

Thomas Kuhn¹⁸ va montrer que le progrès scientifique n'est pas linéaire et cumulatif mais discontinu : il se fait par ruptures radicales de paradigmes dans le cadre de « révolutions scientifiques ». Un paradigme correspond à un ensemble de concepts, de théories, de méthodes et de règles qui font consensus à un moment donné dans la communauté scientifique. C'est comme une paire de lunettes collectives qui façonne la manière dont une communauté scientifique perçoit, pense et agit. Il fixe ce que l'on considère comme vrai ou pertinent, les types de questions légitimes, la manière de les poser et d'y répondre. Il présente ainsi **les étapes du développement scientifique :**

- **La science normale** est une période durant laquelle une communauté scientifique travaille selon un paradigme accepté. Autrement dit, les scientifiques résolvent des énigmes à l'intérieur de ce cadre (modèles, méthodes, lois, etc.). C'est le cas par exemple au XVIIIe siècle avec la physique newtonienne qui repose sur l'idée que la gravité attire tous les corps qui ont une masse. Les scientifiques appliquent les idées de Newton à l'astronomie, à la physique terrestre, aux marées, aux machines, etc.
- **La crise** apparaît lorsque des anomalies (phénomènes inexplicables) s'accumulent et résistent aux explications du paradigme. Il devient ainsi de moins en moins capable de répondre aux problèmes nouveaux. Au cours du XIXe siècle, de plus en plus d'observations viennent contredire les prédictions newtoniennes.
- **La révolution scientifique** survient lorsqu'un nouveau paradigme est proposé qui remet en question les fondements du précédent. Les scientifiques doivent changer leur vision du monde et leurs méthodes. Ce n'est pas une simple amélioration, c'est un changement de cadre de pensée. C'est le cas avec l'apparition au XXe siècle de la théorie de la relativité d'Einstein qui repose sur l'idée que la gravité n'est pas une force mais une déformation de l'espace-temps causée par la présence d'une masse. Ainsi, les objets suivent naturellement la courbure de l'espace-temps autour des masses. Si l'on imagine une nappe tendue et que l'on pose une boule lourde dessus (le Soleil), elle fait un creux. Une petite bille (la Terre) roule autour, non pas parce qu'on l'attire mais parce que la nappe est courbée.
- **Le changement de paradigme** s'impose lentement et devient la nouvelle science normale. La révolution scientifique est alors terminée jusqu'à la prochaine crise. Cela implique alors que dans les sciences, dans leur état

normal, il ne peut y avoir à un moment t qu'un seul paradigme pour Kuhn. Il insiste par ailleurs sur les processus sociaux qui conduisent à ce qu'un nouveau paradigme s'impose dans la communauté scientifique.

2) L'économie et la sociologie cherchent à imiter les sciences de la nature

L'économie et la sociologie ont la même ambition que les sciences de la nature : mettre au jour des « lois ». En effet, le modèle des sciences de la nature est au cœur du projet des fondateurs de l'économie et de la sociologie. Dans les deux cas, l'ambition est de mettre au jour les « lois » qui régissent le fonctionnement de nos économies et de nos sociétés. Le vocable qu'ils utilisent se rapproche d'ailleurs du monde de la physique ou de la biologie : Adam Smith¹⁹, considéré comme le père de l'économie, parle par exemple des prix de marché des marchandises qui « gravitent » autour de leur prix « naturel ». Emile Durkheim²⁰, considéré comme le père fondateur de la sociologie française, utilise de son côté des concepts tels que « solidarité organique » ou « formes pathologiques de la division du travail social » dans sa thèse.

L'économie et la sociologie cherchent à respecter les canons de la démarche scientifique fondée sur le modèle des sciences de la nature afin d'établir des prédictions. Pour cela, ils mettent à distance l'opinion. Durkheim¹³ parlera de la lutte contre les « prénotions » par exemple. Par ailleurs, leurs théories reposent sur des hypothèses qu'ils cherchent à confronter aux faits. Pour cela, ils utilisent des modèles, des enquêtes et même des expériences. Cela est particulièrement le cas en économie où depuis le développement de la théorie néoclassique, à la fin du XIXe siècle, les chercheurs s'appuient de plus en plus sur les mathématiques pour modéliser le comportement des agents. On peut l'illustrer avec l'équilibre du consommateur qui rend compte de la façon dont un consommateur rationnel maximise sa satisfaction en fonction de ses préférences et de sa contrainte budgétaire. Les **progrès de l'expérimentation** en économie ces dernières années conduisent également à rapprocher les sciences économiques des sciences de la nature. Selon Pierre Cahuc et André Zylberberg²¹ « *depuis plus de trois décennies, l'économie est devenue une science expérimentale dans le sens plein du terme comme la physique, la biologie, la médecine ou la climatologie* ». La notion **d'économie expérimentale recouvre trois types de travaux distincts.**

- Les économistes essayent tout d'abord de repérer les situations s'apparentant à des "**expériences naturelles**" : si un conseil départemental fournit des tablettes aux élèves de collège et que les autres départements ne le font pas, il est possible d'observer si des différences de résultats scolaires apparaissent chez les élèves, après avoir pris soin de tenir compte d'éventuels écarts de niveau initial ou de composition de la population des départements. Ainsi, une expérience naturelle est un évènement qui crée de façon non intentionnelle une situation analogue à celle qu'aurait produite une expérience contrôlée par les chercheurs (avec la constitution de deux échantillons). L'économiste américain David Card a reçu en 2021 le « prix Nobel d'économie » pour ses travaux sur l'impact du salaire minimum sur le chômage. A la suite de la décision d'augmenter le salaire minimum dans les fast-food du New-Jersey, David Card a analysé l'impact sur l'emploi dans le New-Jersey en comparant à des Etats limitrophes similaires. Il démontre alors que l'augmentation du salaire minimum n'a eu aucun impact sur l'emploi, contrairement aux prédictions de la théorie économique standard.
- L'expérimentation peut aussi se faire **en laboratoire**. A la suite du « prix Nobel d'économie » attribué à l'américain Vernon Smith en 2002, les expériences de laboratoire se sont multipliées dans le champ de ce que l'on appelle l'économie comportementale, comme dans le jeu de l'ultimatum. Le jeu de l'ultimatum se joue de la manière suivante : une première personne (joueur A) se voit attribuer une certaine somme d'argent, et doit décider quelle part elle garde pour elle et quelle part elle attribue à une seconde personne (joueur B). La seconde personne doit alors décider si elle accepte ou refuse l'offre. Si elle la refuse, aucun des deux individus ne reçoit d'argent. Une des premières descriptions du jeu a été faite par le « prix Nobel d'économie » John Harsanyi en 1961 qui s'était lui-même appuyé sur les travaux de Thomas Schelling²². Mais l'article le plus connu sur le sujet est celui de Werner Güth, Rolf Schmittberger et Bernd Schwarze²³ en 1982. Les résultats des tests du jeu de l'ultimatum ont remis en question le principe économique traditionnel selon lequel les consommateurs sont rationnels et maximisent leur satisfaction ou utilité. En effet, la théorie économique voudrait que le joueur A propose un partage inéquitable et que le joueur B l'accepte car cela est toujours mieux qu'une absence de gains. Pourtant, l'expérimentation conduit le plus souvent à un partage plus équitable, autour de 60/40, probablement du fait de considérations liées au sentiment de justice.
- **L'expérimentation aléatoire (ou randomisée)** est une autre modalité d'expérimentation popularisée ces dernières années par les « prix Nobel d'économie » 2019 : la française Esther Duflo, l'indien Abhijit Banerjee et l'américain Michael Kremer, tous trois spécialistes des questions de développement. A travers ces trois lauréats, ce sont en réalité les travaux d'un laboratoire de recherche, l'Abdul Latif Jameel Poverty Action Lab (J-PAL) qui sont

récompensés. Celles-ci consistent à sélectionner dans une population deux ou plusieurs échantillons tirés au hasard puis à tester sur l'un des échantillons un dispositif et à comparer la situation avec l'autre groupe (groupe-test ou groupe de contrôle) qui n'a pas été concerné par ce dispositif. Il s'agit donc de se rapprocher, grâce à la loi des grands nombres, d'une analyse toutes choses égales par ailleurs. Si les échantillons sont correctement constitués, ils sont tous les deux représentatifs de la population globale que l'on souhaite étudier et ne diffèrent que par le dispositif qui est testé. Cette méthode permet notamment de tester l'efficacité et l'efficience d'une politique économique, sanitaire, éducative, etc. avant sa généralisation éventuelle. Esther Duflo et Adhijit Banerjee²⁴ reprennent notamment les résultats des travaux concernant la fourniture de moustiquaires contre le paludisme au Kenya en montrant que ces expériences aléatoires ont permis de montrer qu'une fourniture gratuite était plus efficace qu'une fourniture subventionnée ou au prix du marché.

3) Le modèle des sciences de la nature n'est pas totalement transposable

L'économie et la sociologie ne peuvent avoir la même ambition que les sciences de la nature. En effet, **elles ne peuvent produire des lois universelles permettant de réaliser des prédictions**. Par exemple une baisse des impôts peut inciter les salariés à travailler moins si leur niveau de revenu antérieur les satisfaisait. Mais ils peuvent aussi être incités à travailler plus s'ils estiment qu'ils sont désormais mieux récompensés de leurs efforts. Dans la mesure où les études empiriques ne sont guère concluantes, considérer qu'une baisse des impôts stimule nécessairement l'offre de travail relève d'un acte de foi et non d'une loi universelle. Par ailleurs, les conséquences des fluctuations d'une variable diffèrent selon le contexte institutionnel. Selon la théorie standard, sur un marché parfaitement concurrentiel, instaurer un salaire minimum est source de chômage. Mais selon cette même théorie, si un employeur est en position de force dans un bassin d'emploi, il peut imposer un salaire inférieur au salaire assurant le plein-emploi. Le salaire minimum est alors une mesure qui accroît l'emploi en rapprochant le salaire de son niveau optimal. La théorie conduit donc à des prédictions contraires selon le degré de concurrence sur le marché du travail, degré qui n'est pas facile à observer. Ainsi, l'économie et la sociologie ne peuvent produire que des lois conditionnelles ou relatives c'est-à-dire qui ne sont valables que sous certaines conditions et dans un contexte donné.

L'économie et la sociologie ne peuvent calquer la démarche des sciences de la nature. C'est particulièrement vrai en matière d'expérimentation où les résultats des expériences peuvent être difficilement généralisables. Par ailleurs, pour des raisons pratiques, il peut être difficile de reproduire la démarche d'une expérience contrôlée. Les êtres humains en sont en effet pas des « choses » qui se contentent de réagir mécaniquement à des stimulus. En particulier, le simple fait d'être observé dans le cadre d'une expérience en laboratoire peut les mener à changer de comportement. Cet effet a été identifié pour la première fois par le sociologue **Elton Mayo**²⁵ de l'école des relations humaines au cours de l'étude menée auprès des travailleurs de l'usine Western Electric de Cicero près de Chicago entre 1924 et 1932. Enfin, l'expérimentation en économie et en sociologie est également contestée du point de vue éthique. Ce fut par exemple le cas au sujet de l'expérience de **Stanley Milgram** menée en 1963 qui visait à étudier la soumission à l'autorité. L'expérience mettait en jeu trois personnages : un « élève » qui s'efforce de mémoriser des listes de mots et qui reçoit une décharge électrique en cas d'erreur ; un « enseignant » qui dicte les mots et vérifie les réponses et assène une décharge électrique en cas d'erreur ; un « expérimentateur » qui représente une autorité officielle, vêtue d'une blouse grise de technicien. Les rôles d'élève et d'expérimentateur sont assurés en réalité par des comédiens et c'est le comportement des « enseignants » qui est étudié alors même que ces derniers ont été recrutés par l'équipe du professeur Milgram en pensant participer à une expérience sur l'apprentissage à l'université de Yale. Le résultat avancé par Milgram était que 65% des « enseignants » avaient assénés une décharge mortelle. Ce genre de méthode soulève ainsi d'importantes questions éthiques telles que le respect des personnes et de leur droit de faire des choix volontaires lorsqu'elles participent à des expériences.

Il n'existe pas de consensus en économie et en sociologie contrairement aux sciences de la nature. Ainsi, cela questionne la possibilité d'un progrès scientifique en économie et en sociologie puisqu'il n'existe pas de véritables révolutions scientifiques et que coexistent plusieurs paradigmes concurrents. Par exemple, en économie, les économistes libéraux et les économistes keynésiens s'opposent encore aujourd'hui sur le rôle de l'Etat dans l'économie. En sociologie, coexistent des théories qui s'opposent sur le primat de l'individu ou de la société.

B. Une diversité d'approches et de méthodes

Les désaccords entre sociologues ou entre économistes sont nombreux et font même l'objet de plaisanteries. Selon l'une d'entre elles, attribuée à Winston Churchill, si vous mettez deux économistes dans une pièce, vous aurez deux avis différents, à moins que l'un d'entre eux soit Lord Keynes, auquel cas vous aurez trois avis différents. Plusieurs explications peuvent être mobilisées pour en rendre compte et qui renvoient à la diversité des approches et des méthodes des sociologues et des économistes.

1) Individualisme vs holisme

En sciences sociales, **l'individualisme méthodologique est une manière d'analyser les phénomènes collectifs à partir des actions des individus**. Autrement dit, le « tout » correspond à la somme des parties.

- En sociologie, c'est le sociologue allemand **Max Weber**¹⁴ qui a posé le cadre de l'individualisme méthodologique. Sa méthode consiste à partir des individus et à « comprendre » le sens des actions qu'ils mènent. Il s'agit donc de s'intéresser aux motifs des actions individuelles et ensuite à expliquer, par agrégation, les phénomènes sociaux qui en résultent.
- En économie, ce sont les **économistes néoclassiques** dans le dernier tiers du XIXe siècle qui ont fondé les bases d'une approche individualiste que l'on qualifie de microéconomie. La microéconomie a pour point de départ l'étude des comportements des agents économiques individuels (un producteur, un consommateur, etc.), micro signifiant « petit » en grec. Elle s'intéresse également à la manière dont ces agents individuels se coordonnent notamment sur les marchés. Elle considère que le fonctionnement global de l'économie résulte de l'agrégation des comportements individuels.

A l'opposé, **le holisme méthodologique est une manière d'analyser les phénomènes collectifs en considérant que le tout peut être plus grand que la somme des parties**. Autrement dit, les phénomènes collectifs peuvent dépasser les manifestations individuelles.

- En sociologie, c'est le sociologue français **Emile Durkheim**¹³ qui a posé les bases d'une approche holiste. Comme il le préconise, le holisme méthodologique invite à aborder la société par sa totalité plutôt qu'en partant des comportements individuels. Le holisme méthodologique est donc l'opposé de l'individualisme méthodologique car il part du principe que la société dépasse les individus et les contraint. Il s'agit donc « d'expliquer » les phénomènes sociaux en mettant en évidence des relations causales.
- En économie, c'est **John Maynard Keynes**²⁶ qui a contribué à populariser une approche holiste appelée macroéconomie. La macroéconomie s'attache à étudier le fonctionnement d'ensemble du système économique à partir d'agrégats, c'est-à-dire de grands indicateurs synthétiques calculés au niveau de l'économie globale, et de leurs relations. John Maynard Keynes s'opposera à l'approche microéconomique considérant qu'il existe un « no bridge » entre les deux approches. Autrement dit, les variables macroéconomiques ne peuvent avoir que des déterminants macroéconomiques.

2) Approche positive vs normative

Une approche positive consiste à décrire ce qui est, à élaborer des jugements de fait. Cela repose sur la construction de modèles visant à rendre compte au mieux de la réalité et l'utilisation de données objectivables comme les données statistiques. Des désaccords peuvent alors survenir qui proviennent de l'utilisation de modèles différents ou de différences dans l'estimation quantitative des relations.

- En économie, par exemple, lorsque l'on cherche à analyser les effets d'une augmentation du salaire minimum sur le chômage, les résultats seront différents si l'on s'appuie sur un modèle de marché du travail concurrentiel ou sur un modèle imparfaitement concurrentiel. Sur la thématique environnementale aussi ce type de désaccord est courant comme l'illustre la tribune de Jean-Pisany-Ferry²⁷ et la réponse de dix économistes²⁸ à l'été 2025.
- En sociologie, par exemple, lorsqu'on l'on cherche à analyser la ségrégation sociologie-spatiale, c'est-à-dire la séparation géographique des populations en fonction de critères sociaux, les résultats seront différents en fonction du découpage spatial et social retenu.

A l'inverse, **une approche normative ne consiste pas à décrire ce qui est mais ce qui devrait être**. Autrement dit, elle s'intéresse à ce qu'il serait souhaitable. Dès lors, des désaccords peuvent survenir car les économistes et les sociologues ne partagent pas tous les mêmes valeurs.

- En économie, par exemple, deux économistes peuvent être d'accord sur l'idée qu'une modification fiscale particulière accroîtra l'épargne, même si cela se fait au bénéfice des plus riches et au détriment des plus pauvres. En revanche, ils peuvent en tirer des conclusions très différentes quant au caractère plus ou moins souhaitable de cette modification. L'un peut s'y opposer parce qu'elle accroît l'inégalité des revenus, l'autre peut la soutenir parce qu'elle incite à épargner. Leur divergence tient aux valeurs qu'ils attribuent aux effets de la politique retenue.
- En sociologie, par exemple, deux sociologues peuvent être d'accord sur l'idée qu'une politique de quotas selon le sexe en politique accroît le nombre de femmes en politique. En revanche, ils peuvent en tirer des conclusions très différents quant au caractère plus ou moins souhaitable de cette politique. L'un peut s'y opposer au nom du mérite, l'autre peut la soutenir car elle permet d'assurer plus d'égalité des chances.

SECTION 2 : SE REPERER DANS L'HISTOIRE DE LA PENSEE ECONOMIQUE ET SOCIOLOGIQUE

Comprendre ce qu'est l'économie et ce qu'est la sociologie implique de savoir se repérer dans l'histoire de la pensée de ces deux disciplines. Il s'agira de donner les clés pour cela d'abord en économie (I) puis en sociologie (II).

I. COMMENT SE REPERER DANS L'HISTOIRE DE LA PENSEE ECONOMIQUE ?

Se repérer dans l'histoire de la pensée économique n'est pas chose aisée. On peut mobiliser une approche chronologique (A) à compléter par une approche thématique pour mieux saisir les lignes de fracture entre les différents courants (B).

A. Un classement chronologique

1) Les précurseurs

L'économie naît dans l'Antiquité grecque et c'est particulièrement **Aristote** qui développera une réflexion économique approfondie dans deux ouvrages : *L'éthique à Nicomaque*²⁹ et *La politique*⁴.

Durant le Moyen-Âge, la réflexion économique va se poursuivre notamment autour des travaux du religieux **Thomas d'Aquin**⁵.

A partir de la Renaissance, qui naît au XVe siècle en Italie puis se diffuse en Europe dans le siècle suivant, plusieurs auteurs développent une pensée relativement similaire en Europe, détachée de la morale religieuse, mais sans qu'ils constituent une école au sens strict. On qualifie ce courant de **mercantiliste**. C'est Adam Smith¹⁷ qui introduit le terme « système mercantile » pour dénoncer ce qu'il considère comme les dangereuses confusions de la majorité de ses prédécesseurs. C'est Eli Heckscher³⁰, spécialiste du commerce international, qui invente le terme en 1931. Joseph A. Schumpeter³¹ distingue plusieurs mercantilistes nationaux :

- **le bullionisme espagnol** notamment incarné par **Luis Ortiz**³² ;
- **l'industrialisme français** dont les principaux représentants sont **Antoine de Montchrestien**³³, **Jean Bodin**³⁴ et **Jean-Baptiste Colbert** qui occupera le poste de « ministre » du roi Louis XIV entre 1661 et 1683 ;
- **le commercialisme britannique** porté par **Thomas Mun**³⁵.

Entre 1750 et 1770, naît en France une nouvelle école de pensée en opposition au mercantilisme : **la physiocratie**. Le terme de physiocratie, forgé par Dupont de Nemours, provient de la fusion de deux mots grecs : *physis*, la nature et *kratos*, la puissance. A la différence du mercantilisme, la physiocratie est une école de pensée fortement structurée autour notamment de son chef de file **François Quesnay**³⁶, médecin de formation et passionné d'astronomie. Turgot³⁷, économiste et homme politique français est un autre représentant important de ce courant.

2) Les courants fondateurs

Ce sont les économistes **classiques** qui ont jeté les fondements de la pensée économique. Le courant classique domine la pensée économique du dernier tiers du XVIIIe siècle au dernier tiers du XIXe siècle. Plusieurs auteurs ont marqué ce courant :

- L'écossais **Adam Smith**¹⁹ qui publie en 1776 ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* et qui est considéré comme le père fondateur de l'économie.
- L'anglais **David Ricardo**³⁸ qui publie en 1817 *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*.
- L'anglais **Thomas R. Malthus**³⁹ qui publie en 1798 *Essai sur le principe de population*.
- Le français **Jean-Baptiste Say**⁴⁰ qui publie en 1803 son *Traité d'économie politique*.

Au cours du XIXe siècle, plusieurs contestations de la pensée classique vont voir le jour. Cette contestation est d'abord le fait des « socialistes utopistes » qui prônent la création de communautés idéales selon des modèles divers : Saint-Simon⁴¹, Charles Fourier⁴² et Pierre-Joseph Proudhon⁴³. L'allemand **Karl Marx** critiquera ces auteurs qu'ils qualifient de d'économistes « vulgaires » en opposition aux « classiques » qui développent une analyse scientifique. Reprenant cette ambition, il va, dans la seconde moitié du XIXe siècle, élaborer une critique radicale de la pensée des classiques et faire naître le courant marxiste. Révolutionnaire, il est le coauteur en 1848 du *Manifeste du parti communiste*⁴⁴ avec Friedrich Engels. Mais c'est aussi un théoricien qui publiera en 1867 son ouvrage majeur *Le Capital*⁴⁵.

Dans le dernier tiers du XIXe siècle, la pensée économique connaît la « **révolution marginaliste** » avec le développement du courant néoclassique qui marque à la fois une continuité mais aussi une rupture avec le courant classique. La pensée néoclassique domine encore aujourd'hui la pensée économique. Ce courant néoclassique est formé de trois écoles :

- **L'école de Lausanne** se caractérise par son formalisme mathématique. Elle est fondée par le français **Léon Walras**⁴⁶ qui publie en 1874 ses *Principes d'économie pure*. L'italien **Vilfredo Pareto**⁴⁷, qui publie en 1909 son *Manuel d'économie politique* en est également une figure importante.
- **L'école de Cambridge** se caractérise par son libéralisme tempéré. Elle est fondée par l'anglais **Stanley Jevons**⁴⁸ qui publie en 1871 *The Theory of Political Economy*. Mais ceux qui marqueront particulièrement cette école seront ses successeurs : **Alfred Marshall**⁴⁹ avec la publication en 1906 de ses *Principes d'économie politique* et **Arthur C. Pigou**⁵⁰ qui publie en 1920 *Economie du bien-être*.
- **L'école de Vienne** se démarque par le rejet de tout formalisme mathématique et se situe à la frontière de l'hétérodoxie. Elle est fondée par l'autrichien **Carl Menger**⁵¹ qui publie en 1871 ses *Principes d'économie politique*. Deux auteurs, aux analyses complètement différentes, vont marquer cette école : **Friedrich Hayek**, notamment auteur de *La route de la servitude*⁵² en 1944 et qui recevra le « prix Nobel d'économie » en 1976 pour ses travaux et **Joseph A. Schumpeter** connu pour sa *Théorie de l'évolution économique*⁵³ en 1911 mais aussi *Capitalisme, socialisme et démocratie*⁵⁴ publié en 1942.

Au cours des années 1930, la pensée néoclassique va néanmoins être concurrencée par la « **révolution keynésienne** ». Avec la publication de sa *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* publiée en 1936 **John M. Keynes** remet en cause les méthodes et les conclusions des économistes néoclassiques.

3) L'évolution de la pensée économique depuis 1945

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, c'est la pensée keynésienne qui va dominer la pensée économique jusque dans les années 1970. Néanmoins, deux types de keynésiens s'opposent sur l'héritage de Keynes : c'est la « **guerre des deux Cambridge** ».

- Les économistes du **courant de la synthèse** qui travaillent à Cambridge (Etats-Unis) opèrent un rapprochement entre le paradigme keynésien et le paradigme néoclassique. C'est l'économiste américain **Paul Samuelson**⁵⁵ (« prix Nobel d'économie » en 1970) qui en a donné le nom. On peut citer d'autres représentants de ce courant : les américains **Johns Hicks** et **Robert Solow** - qui recevra le « prix Nobel d'économie » en 1987 - et les français Jean-Paul Bénassy et Edmond Malinvaud. C'est ce courant qui va dominer la pensée économique jusque dans les années 1970.

- **Les post-keynésiens**, qui travaillent à Cambridge (Royaume-Uni) comme Joan Robinson, **Nicholas Kaldor**, **Roy Harrod** et **Evsey Domar** et qui refusent tout rapprochement de la pensée keynésienne avec le paradigme néoclassique.

A partir des années 1970, la pensée keynésienne est fragilisée : c'est la « **contre-révolution néolibérale** ». Celle-ci est portée par plusieurs courants dont, en particulier :

- **Le monétarisme** portée par son chef de file, **Milton Friedman**, qui a produit ses premières analyses dans les années 1950 mais qui recevra le « prix Nobel d'économie » en 1976, période durant laquelle il exercera une influence majeure. Il portera le premier coup décisif à la théorie keynésienne.
- **La nouvelle école classique (NEC)** portée notamment par **Robert Lucas** (« prix Nobel d'économie » en 1995), **Thomas Sargent** (« prix Nobel d'économie » en 2011), **Paul Romer** (« prix Nobel d'économie » en 2018) et **Robert Barro**, et qui rejette entièrement la théorie keynésienne. Elle se développe à partir des années 1980 et reste encore dominante aujourd'hui.

Il faut attendre les années 1980 pour que la pensée keynésienne se renouvelle autour de la **nouvelle école keynésienne (NEK)**. Ses principaux représentants sont l'américain **Joseph Stiglitz**, **George Akerlof** et **Michael Spence** qui recevront en 2001 le « prix Nobel d'économie » pour leurs travaux. Notons que cette école opère une nouvelle forme de rapprochement avec le paradigme néoclassique.

B. Un classement thématique

L'adhésion au libéralisme économique est l'une des grandes lignes de fracture entre les différents courants dans l'histoire de la pensée économique.

1) Les économistes libéraux

Le libéralisme économique est une doctrine qui considère que l'économie est régie par des mécanismes naturels et que, pour son bon fonctionnement, il ne doit pas être mis d'obstacle au jeu de ses mécanismes. Autrement dit, la régulation par le marché où interagissent des agents individuels souverains est la meilleure modalité de gestion de l'économie et ne doit pas être perturbée par une intervention de l'Etat.

On peut faire remonter la doctrine libérale en économie aux **physiocrates**. On attribue d'ailleurs à l'un d'entre eux, **Vincent de Gournay**, la maxime suivante : « *laissez faire, laissez passer, le monde va de lui-même* »⁵⁶.

Mais ce sont véritablement les **classiques** qui vont poser les fondements de la doctrine libérale en économie. **Adam Smith**¹⁹ en particulier sera un ardent défenseur du libéralisme économique. Dans sa métaphore de la « **main invisible** » il développe l'idée qu'en cherchant à satisfaire leur intérêt privé les individus satisfont l'intérêt général. Ce sont les mécanismes du marché concurrentiel qui, de façon décentralisée et involontaire, permettent cela. Il écrit « Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais plutôt du soin qu'ils apportent à la recherche de leur propre intérêt. Nous ne nous en remettons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ».

Sur le libéralisme économique, **les néoclassiques** sont en directe continuité avec les classiques. Selon eux, les individus agissent de façon rationnelle telle des « **homo-oeconomicus** » afin de satisfaire leur intérêt privé. Ils cherchent à démontrer que le marché concurrentiel aboutit à une allocation optimale des ressources sauf dans des cas d'exceptions. A ce titre, l'intervention de l'Etat n'est le plus souvent pas souhaitable car elle risque de perturber le fonctionnement autorégulateur du marché.

Après la révolution keynésienne, ce sont les courants qualifiés de « **néolibéraux** » qui vont revenir sur le devant de la scène pour désigner les écoles de pensée qui marquent un renouveau du libéralisme économique. Ces courants ont comme point commun de privilégier le secteur privé et de prôner la limitation du rôle de l'Etat. Il s'agit du courant **monétariste** porté par **Milton Friedman**, « prix Nobel d'économie » en 1976, et de la **NEC** portée notamment par **Robert Lucas** (« prix Nobel d'économie » en 1995), **Thomas Sargent** (« prix Nobel d'économie » en 2011), **Paul Romer** (« prix Nobel d'économie » en 2018) et **Robert Barro**.

Certains, de façon péjorative, utilisent le terme « **d'ultralibéral** » pour désigner les courants qui défendent un libéralisme jugé excessif. Même si aucun courant ne se revendique de l'ultralibéralisme on pense souvent à **Friedrich**

Hayek pour l'illustrer tant celui-ci défend une vision de l'Etat minimale. Il est, par ailleurs, l'un des fondateurs de la Société du Mont-Pèlerin, groupe de réflexion créé en 1947, qui revendique défendre des valeurs libérales.

2) Les économistes interventionnistes

Les opposants au libéralisme économique ne croient pas au bon fonctionnement du marché sans intervention des pouvoirs publics. C'est pourquoi on les qualifie d'interventionnistes ou de régulationnistes.

On peut faire remonter l'interventionnisme en économie aux **mercantilistes** qui prônent l'intervention de l'Etat pour favoriser l'enrichissement de la Nation.

Mais c'est **Keynes** qui défendra, avec le plus de vigueur et de succès, cette vision. Marqué par la crise des années 1930 durant laquelle on assiste à un chômage de masse qui persiste, il ne croît pas en l'autorégulation du marché. Selon lui, les pouvoirs publics doivent agir sur la conjoncture c'est-à-dire le fonctionnement de l'économie à court terme.

D'une façon ou d'une autre, les **économistes keynésiens** – économistes de la synthèse, postkeynésiens et NEK - poursuivront cette perspective avec plus ou moins de justification à l'intervention de l'Etat.

3) Les inclassables

Certains économistes échappent à cette classification entre libéraux et interventionnistes : il s'agit d'économistes qualifiés d'inclassables ou parfois d'**hétérodoxes**.

Karl Marx appartient indubitablement à cette catégorie. En produisant une critique radicale du capitalisme, il ne se situe clairement pas dans la perspective libérale mais il n'est pas non plus interventionniste. Il prône la sortie du capitalisme. Il en va de même pour les courants néomarxistes qui se développeront par la suite, notamment sur la thématique du développement.

D'autres écoles sont également qualifiées d'hétérodoxes car elles se situent **au croisement de plusieurs courants** et ont souvent **recours à d'autres sciences sociales** (sociologie, science politique, histoire, etc.). On peut citer :

- **L'institutionnalisme**, notamment porté par **Douglass North** (« prix Nobel d'économie » en 1993), qui insiste sur le rôle des institutions.
- **L'école de la régulation**, notamment portée par **Robert Boyer et Michel Aglietta**, qui cherche à expliquer les crises du capitalisme.
- **L'école des conventions**, notamment portée par **Luc Boltanski et Laurent Thévenot**, qui s'intéresse aux conventions qui permettent de réduire l'incertitude et de stabiliser le système économique.

Enfin, **l'économie contemporaine est fondée sur une spécialisation des thèmes de recherche qui conduit à dépasser le clivage central**. Il serait en effet erroné de considérer les développements de la science économique contemporaine sous le seul angle de la concurrence /convergence des paradigmes dans la mesure où nombre d'économistes se définissent plus par leur thème de recherche que par leur appartenance à une « école », pour autant que cette notion ait encore un sens aujourd'hui. Suivant en cela les recommandations d'Adam Smith, les économistes appliquent de plus en plus le principe de la division du travail : les thèmes de recherche se multiplient et les économistes se spécialisent. L'économie industrielle, l'économie de l'environnement, l'économie géographique, l'économie du développement, l'économie des inégalités, l'économie du bonheur, l'économie du travail – pour ne prendre que quelques exemples – sont aujourd'hui constituées en véritable disciplines au sein desquels plusieurs « courants » peuvent s'opposer.

II. COMMENT SE REPERER DANS L'HISTOIRE DE LA PENSEE SOCIOLOGIQUE ?

Comme en économie n peut mobiliser une approche chronologique pour se repérer dans l'histoire de la pensée sociologique (A) à compléter par une approche thématique pour mieux saisir les lignes de fracture entre les différents courants (B).

A. Un classement chronologique

1) Les précurseurs

On peut faire remonter la sociologie aux **philosophes de l'Antiquité grecque**, tel **Aristote** qui dans *Ethique à Nicomaque*²⁷ pense l'organisation idéale de la Cité.

A partir de la Renaissance qui naît en Italie au XVe siècle et se développe dans le reste de l'Europe au siècle suivant, la remise en cause de l'ordre divin est propice au renouvellement de la réflexion sur les sociétés. Des philosophes vont alors réfléchir aux origines de la société et de l'Etat : ce sont les **théoriciens du contrat social**. Il s'agit de **John Locke**⁵⁷, **Jean-Jacques Rousseau**⁵⁸ et **Thomas Hobbes**⁵⁹. Des tentatives d'étudier la société – et sa diversité – comme un objet d'analyse à part entière se retrouvent par exemple chez Montesquieu⁶⁰. Au XVIIIe siècle, au **siècle des Lumières**, des théories vont se développer pour essayer de rendre compte des actions individuelles et de leurs conséquences comme celle de David Hume⁶¹.

Mais il faut attendre véritablement la fin du XVIIIe siècle pour que naissent les **premières réflexions sociologiques**, le plus souvent portées par des philosophes ou hommes de lettres. On peut retenir quelques précurseurs de la sociologie qui ont laissé une empreinte forte sur la discipline :

- Le français **Auguste Comte**⁹ qui, au début du XIXe siècle, fonde le terme de sociologie et développera sa « loi des trois états ». Il inspirera particulièrement la pensée d'Emile Durkheim.
- Le français **Alexis de Tocqueville**, dans la première moitié du XIXe siècle, analyse l'avènement des sociétés démocratiques caractérisée par un processus d'égalisation des conditions dans *De la démocratie en Amérique*⁶² publié en 1835 et 1840.
- L'allemand **Karl Marx** influencera fortement la pensée sociologique. Dans *Le Capital*⁴³ il analyse les sociétés de classe au sein du mode de production capitaliste. Son analyse fait encore l'objet de beaucoup de débats au sein de la sociologie.
- L'anglais **Herbert Spencer**⁶³ sera à l'origine du darwinisme social c'est-à-dire l'application des théories de Charles Darwin concernant la sélection naturelle à la compréhension des sociétés. Il développera notamment le principe de « sélection des plus aptes ».

2) Les courants fondateurs

C'est à la fin du XIXe siècle que naît véritablement la sociologie en tant que discipline à part entière en France et en Allemagne où se développent deux types d'approches portées par :

- **Emile Durkheim**, considéré comme le père de la **sociologie française**. Sa thèse *De la division du travail social*²⁰ publiée en 1893 analyse l'évolution de la solidarité au sein des sociétés modernes. Dans *Les règles de la méthode sociologique*¹³ publié en 1895 il fixe l'objet et les méthodes de la sociologie pour favoriser sa légitimation en tant que science distincte des autres sciences humaines. Il appliquera d'ailleurs cette méthode dans *Le suicide*¹¹ publié en 1897 et contribuera à l'institutionnalisation de la sociologie en créant la revue *L'Année sociologique* en 1898. La sociologie durkheimienne dominera la pensée sociologique française jusqu'à la Première Guerre mondiale.
- **Max Weber**, considéré comme le père de la **sociologie allemande**. Dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*¹² publié en 1905, il analysera le rôle de la religion protestante dans l'émergence du capitalisme. Dans *Le savant et le politique* paru en 1919 il introduira le concept de « neutralité axiologique » qui questionne le rapport du chercheur en sciences sociales à son objet. Son ouvrage majeur, *Economie et société*¹⁴ a été publié inachevé après sa mort en 1922. Notons que d'autres noms ont également marqué la sociologie allemande , en particulier Georg Simmel et Norbert Elias.

La sociologie américaine connaît un développement précoce mais sa structuration intervient véritablement après la Première Guerre mondiale. Cet essor intervient d'abord à **Chicago**. D'ailleurs, le département de sociologie de l'université de Chicago, fondé en 1892, est le premier département de sociologie du monde. Chicago est, à l'époque, une ville en pleine croissance, marquée par une industrialisation rapide qui attire de nombreuses communautés d'immigrés. La première école de Chicago, qualifiée d'**interactionniste**, se donne alors pour objectif d'étudier les relations interethniques et la délinquance dans les grandes villes des Etats-Unis, notamment à Chicago qui constitue

un laboratoire social de premier ordre. Ses principaux représentants **William I. Thomas et Florian Znaniecki**⁶⁴ ainsi que **Robert E. Park, Ernest W. Burgess et Roderick D. McKenzie**.

3) L'évolution de la pensée sociologique depuis 1945

L'après seconde guerre mondiale marque le triomphe de la sociologie américaine. On distingue trois grandes écoles de pensée dominantes à l'époque :

- **L'école de Columbia** avec **Paul Lazarsfeld** comme figure de proue qui développera une approche quantitative de la sociologie, notamment au travers des sondages électoraux.
- **L'école d'Harvard** dont les principaux représentants sont **Talcott Parsons et Robert K. Merton** qui sera à l'origine d'une approche fonctionnaliste c'est-à-dire qui appréhende les phénomènes sociaux à partir de leurs fonctions.
- **La deuxième école de Chicago** notamment représentée par **Erving Goffman et Howard Becker** qui incarnent l'interactionnisme symbolique.

En France, ce sont les travaux de sociologie critique de **Pierre Bourdieu** qui ont marqué la seconde moitié du XXe siècle. Avec Jean-Claude Passeron il publiera, *Les héritiers*⁶⁵ en 1964 et *La reproduction*⁶⁶ en 1970 qui décryptent notamment les mécanismes de reproduction des classes dominantes. Dans *La distinction*⁶⁷ en 1979 il analyse les styles de vie et montre comment les goûts culturels servent à marquer la distinction sociale.

Mais **la sociologie de Bourdieu ne fera pas l'unanimité**. Certains sociologues français développeront d'autres approches, parfois opposées, comme :

- **Raymond Boudon**, à l'origine du courant qualifié d'individualisme méthodologique, qui publiera en 1973 *L'inégalité des chances*⁶⁸ et en 1979 *La logique du social*⁶⁹.
- **Michel Crozier**, fondateur de la sociologie des organisations en France et du courant appelé « analyse stratégique ». Il publiera en 1963 son ouvrage le plus connu *Le phénomène bureaucratique*⁷⁰ et, avec Erhard Friedberg en 1977, il publiera *L'acteur et le système*⁷¹.

B. Un classement thématique

Les deux fondateurs de la sociologie, Durkheim et Weber, sont à l'origine de deux traditions en sociologie qui s'opposent sur la question de l'antériorité de la société ou de l'individu.

1) Les sociologues qui affirment le primat de la société

Certains sociologues considèrent que la société préexiste aux individus et s'impose à eux. On dit que leurs analyses affirment le primat de la société sur l'individu. Leurs travaux reposent alors sur une démarche holiste. Voici les principaux représentants de cette démarche.

- C'est **Emile Durkheim**, considéré comme le père de la sociologie française, qui initie cette tradition sociologique en France, même si des précurseurs comme Auguste Comte et Karl Marx ont la même approche. Autrement dit, pour Durkheim, la société est première et détermine l'individu. Il s'agit alors pour le sociologue d'analyser les déterminismes sociaux qui contraignent les individus c'est-à-dire d'expliquer les régularités sociales. C'est pourquoi cette approche est qualifiée de holiste et s'appuie principalement sur des outils statistiques. L'analyse durkheimienne va dominer la sociologie française jusqu'à la première guerre mondiale.
- Dans la sociologie américaine d'après-guerre, c'est indéniablement **l'école d'Harvard** qui s'inscrit dans cette logique en développant une approche structuraliste. **Talcott Parsons**, en particulier, considère qu'il existe un ordre social harmonieux et que chaque action sociale remplit une fonction qui permet d'assurer la stabilité du système. **Robert K. Merton** va s'inscrire dans cette perspective même s'il assouplit certaines hypothèses de la théorie parsonienne du système social.
- Même si **Pierre Bourdieu** se revendique d'un structuralisme constructiviste, au sens où il s'intéresse aux structures qui s'imposent aux individus tout en considérant que celles-ci sont construites par les actions individuelles, ses travaux mettent clairement l'accent sur les premières. C'est pourquoi on peut le rapprocher des sociologies qui affirment le primat de la société et d'une approche holiste.

2) Les sociologues qui affirment le primat de l'individu

A l'opposé, **certains sociologues considèrent que l'analyse sociologique doit partir des individus**. On dit que leurs analyses affirment le primat de l'individu sur la société. Leurs travaux reposent alors sur une démarche individualiste. Voici les principaux représentants de cette démarche.

- C'est **Max Weber**, considéré comme le père de la sociologie allemande, qui initie cette tradition sociologique en Allemagne même si le français Alexis de Tocqueville adopte lui aussi cette démarche. Pour Weber, tout être humain qui s'engage dans une action le fait pour une raison. Le sociologue doit donc chercher à comprendre les motifs de son action pour expliquer la portée du geste humain. Ainsi, il faut partir des actions individuelles pour comprendre les phénomènes sociaux : « *La sociologie [...] ne peut procéder que des actions, d'un, de quelques, ou de nombreux individus séparés. C'est pourquoi elle se doit d'adopter des méthodes strictement individualistes* »¹⁴.
- En France, en opposition à l'analyse bourdieusienne, c'est **Raymond Boudon** qui va défendre l'individualisme méthodologique. Il dénigre le holisme qu'il qualifie de « *sociologisme* » correspondant à une « *perversion de la sociologie* ». Selon lui, les individus ont toujours de « bonnes raisons » d'agir de telle ou telle façon, ils agissent ainsi toujours de façon rationnelle tels des « homo-sociologicus ». Les phénomènes sociaux ne sont ainsi que la conséquence de l'agrégation des choix individuels.
- **Michel Crozier**, fondateur de la sociologie des organisations en France, peut également être rattaché à cette tradition. L'analyse stratégique postule en effet que, même dans un système social contraignant fait de relations de pouvoir entre acteurs, les agents rationnels ont toujours des marges de liberté et adoptent des comportements stratégiques.

3) Les inclassables

Certains grands courants de la sociologie ne peuvent être rattachés strictement à l'une ou l'autre de ces traditions sociologiques.

- **Les deux écoles de Chicago – l'interactionnisme et l'interactionnisme symbolique** – considèrent que ce sont dans les interactions que les individus construisent leur identité sociale et leurs rôles sociaux. Ils s'inspirent dès lors des travaux de Georg Simmel⁷² qui soulignait que pour étudier la société, il faut la prendre dans son acception la plus large, c'est-à-dire « *là où il y a une action réciproque de plusieurs individus* ». Une interaction correspond à une relation interpersonnelle entre deux individus au moins, par laquelle les comportements de ces individus s'influencent mutuellement et se modifient chacun en conséquence. Ainsi, dans l'interactionnisme, les valeurs, les normes et finalement l'ordre social ne sont pas donnés par le système mais résultent d'une construction sociale fruit d'une multitude d'interactions.
- Le sociologue allemand **Norbert Elias**⁷³ part de l'idée que l'individu ne peut agir qu'en société et que la société n'existe que par les individus. Toute séparation est alors artificielle. Partant de ce principe que l'on ne peut pas penser l'individu sans penser la société et réciproquement, Elias propose un concept permettant de faire le lien entre les deux : la **configuration sociale**. Une configuration est, selon lui, un réseau d'interdépendances entre les individus c'est-à-dire leur mise en relation concrète. Elle s'apparente à un jeu, c'est-à-dire une situation, dont l'issue échappe au calcul des acteurs, mais qui a un effet sur chacun d'entre eux. Le raisonnement se fonde, non pas sur les règles du jeu, non pas sur les joueurs, mais sur les relations forcément variables entre des positions définies par le jeu. « *Lorsque l'on regarde un match de football, on comprend que c'est de la configuration mouvante des joueurs elle-même que dépendent, à tout moment, les décisions et les mouvements de chacun d'eux individuellement* ». Le match est à chaque fois différent, son issue est toujours incertaine, alors que les règles sont toujours les mêmes, et que dans certains cas les joueurs sont identiques.

Aujourd'hui, la plupart des sociologues opèrent un **renouvellement des approches et des méthodes qui conduisent à dépasser ce clivage originel**.

REFERENCES

- ¹ Programme officiel d'ESH
- ² Joseph Aloïs Schumpeter, *Théorie de l'évolution économique* (1911)
- ³ Xenophon, *L'Economique* (environ 360-380 avant Jésus-Christ)
- ⁴ Aristote, *Politique* (355-322 avant Jésus-Christ)
- ⁵ Thomas d'Aquin, *Somme théologique* (1266-1273)
- ⁶ Antoine de Montchrestien, *Traité de l'oeconomie politique* (1615)
- ⁷ Jean-Baptiste Say, *Traité d'économie politique* (1803)
- ⁸ Lionel Robbins, *Essai sur la nature et la signification de la science économique* (1932)
- ⁹ Auguste Comte, *Cours de philosophie positive* (1830-1842)
- ¹⁰ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1835-1840)
- ¹¹ Emile Durkheim, *Le suicide* (1897)
- ¹² Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905)
- ¹³ Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique* (1895)
- ¹⁴ Max Weber, *Economie et société* (1921)
- ¹⁵ Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique* (1938)
- ¹⁶ Isaac Newton, *Principia Mathematica* (1687)
- ¹⁷ Karl Popper, *La logique de la découverte scientifique* (1934)
- ¹⁸ Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* (1962)
- ¹⁹ Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776)
- ²⁰ Emile Durkheim, *De la division du travail social* (1893)
- ²¹ Pierre Cahuc et André Zylberberg, *Le négationnisme économique* (2016)
- ²² Thomas Schelling, *The Strategy of Conflict* (1960)
- ²³ Werner Güth, Rolf Schmittberger et Bernd Schwarze, « An experimental analysis of ultimatum bargaining », *Journal of Economic Behavior & Organization* (1982)
- ²⁴ Esther Duflo et Adhijit Banerjee, *Repenser la pauvreté* (2012)
- ²⁵ Elton Mayo, *The Human Problems of an Industrial Civilization* (1933)
- ²⁶ John Maynard Keynes, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936)
- ²⁷ Jean Pisani-Ferry, « « Si le terme de décroissance traduit un rejet louable du consumérisme effréné, il n'a pas de sens clair d'un point de vue macroéconomique », *Le Monde*, Samedi 28 juin 2025
- ²⁸ Collectif, « « Non, la décroissance n'est pas un concept flou » : dix économistes répondent à Jean Pisani-Ferry », *Le Monde*, Samedi 5 juillet 2025
- ²⁹ Aristote, *L'éthique à Nicomaque* (384-322 avant Jésus-Christ)
- ³⁰ Eli Heckscher, *Le mercantilisme* (1931)
- ³¹ Joseph Aloïs Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique* (1954)
- ³² Luis Ortiz, *Memorial al Rey para que no salgan dineros de España* (1558)
- ³³ Antoine de Montchrestien, *Traité d'économie politique* (1615)
- ³⁴ Jean Bodin, *Réponse de Jean Bodin à M. de Malestroit* (1568)
- ³⁵ Thomas Mun, *England's Treasure by Forraign Trade* (1664)
- ³⁶ François Quesnay, *Tableau économique* (1758)
- ³⁷ Anne-Robert-Jacques Turgot, *Observations sur le mémoire de M. de Saint-Péravy* (1768)
- ³⁸ David Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817)
- ³⁹ Thomas R. Malthus, *Essai sur le principe de population* (1798)
- ⁴⁰ Jean-Baptiste Say, *Traité d'économie politique* (1803)
- ⁴¹ Claude-Henri de Rouvroy de Saint-Simon, *Du système industriel* (1821)
- ⁴² Charles Fourier, *Le nouveau monde industriel et sociétaire* (1829)
- ⁴³ Pierre-Joseph Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?* (1840)
- ⁴⁴ Karl Marx et Friedrich Engels, *Le Manifeste du parti communiste* (1848)
- ⁴⁵ Karl Marx, *Le Capital* (1867)
- ⁴⁶ Léon Walras, *Principes d'économie pure* (1874)
- ⁴⁷ Vilfredo Pareto, *Manuel d'économie politique* (1909)
- ⁴⁸ Stanley Jevons, *The Theory of Political Economy* (1871)
- ⁴⁹ Alfred Marshall, *Principes d'économie politique* (1906)
- ⁵⁰ Arthur C. Pigou, *Economie du bien-être* (1920)
- ⁵¹ Carl Menger, *Principes d'économie politique* (1871)
- ⁵² Friedrich Hayek, *La route de la servitude* (1944)
- ⁵³ Joseph Aloïs Schumpeter, *Théorie de l'évolution économique* (1911)
- ⁵⁴ Joseph Aloïs Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942)
- ⁵⁵ Paul Samuelson, *Fondements de l'analyse économique* (1947)
- ⁵⁶ Vincent de Gournay, « Réflexions sur la contrebande » (1753)
- ⁵⁷ John Locke, *Traité du gouvernement civil* (1698)
- ⁵⁸ Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755)
- ⁵⁹ Thomas Hobbes, *Léviathan* (1651)

-
- ⁶⁰ Montesquieu, *De l'esprit des lois* (1748)
- ⁶¹ David Hume, *Traité de la nature humaine* (1739-1740)
- ⁶² Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1835, 1840)
- ⁶³ Herbert Spencer, *Progress, Its Law and Causes* (1857)
- ⁶⁴ William I. Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais* (1918)
- ⁶⁵ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers* (1964)
- ⁶⁶ Pierre-Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction* (1970)
- ⁶⁷ Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement* (1979)
- ⁶⁸ Raymond Boudon, *L'inégalité des chances* (1973)
- ⁶⁹ Raymond Boudon, *La logique du social* (1979)
- ⁷⁰ Michel Crozier, *Le phénomène bureaucratique* (1963)
- ⁷¹ Michel Crozier et Erhard Friedberg, *L'acteur et le système* (1977)
- ⁷² Georg Simmel, *Sociologie* (1908)
- ⁷³ Norbert Elias, *What is Sociology ?* (1970)